

Au lecteur
La sottise est souvent la qualité
de toutes les fantaisies

Le penseur ne trouve rien de plus à ajouter
Que ces vers puissent faire naître la poésie,
Hélas, le temps estompa cette folle frénésie.
Et, quand du poète, l'âme de sa plume révoltée

Peint sur le feuillage blanc consumé des bois,
Le martyr des doigts empresse des notes emportées
Que nous ne savons plus lire cette prose adoptée !
A une époque où les esprits empreints d'effroi

S'étalent sous l'immense remous littéraire.
La rhétorique – la frayeur – le suspens – l'amour,
Sous des yeux affamés, aux aguets, restent sourds ;
Mais l'auteur ne puis exprimer de mots plus fiers,

Sur l'hexagone, là, où les pensées se posent
En d'épais nuages de poussière,
Et, quand les ouvrages s'empressèrent
Nous vîmes partir le petit penseur rose.

XXIème siècle – danse de tous les volcans
Sous des milliers de sabots artistiques,
Qu'étire longuement l'alchimiste,
L'artiste, seul, porte les clefs de son carcan.

Nous vîmes sur lui courir les prières
Auprès de savante cheminée,
Et que le magma acheminé
Sur son habit de cendre l'enterre.

L'absurde – la déraison – bouffons du rire
Nourrissent les brumes vicieuses du rivage,
Enfermant son corps de pantin d'une cage
Comme un lion piégé sur son vaste empire.

Sur le chemin sinueux des vestiges mémoires
La prosodie coule sous les flots du sillage,
Torpeur blanche où s'ouvre le reflet d'un présage
Que le flux des ressacs brasse sur la moire.

Troubadour s'installant au bord du lit,
Qu'en lui brûle la plume qui se déhanche
Sur une couverture tendue par les anches ;
Nous pinçons chaque corde, et le ton se lie

A l'orée d'une ode d'automne à la feuille orangé,
Et, des couleurs chaudes au timbre dérangé
Nous avons senti votre souffle mélangé ;
Mais, dans le sarcophage nous y laissâmes cet écho étranger.

Qu'il nous est pénible ce chemin – cette grisaille,
Piètre gloire bercée entre dunes et mers ;
Un champ de ronces que les regards de guerre
Quand siffle le juge sur l'horizon des batailles ;

Fléau de chaîne amère sur la terre jalouse
Que cette encre versée sous la roche,
Et, que s'égrène le rêve des cloches,
Entre la robe, le marteau et la blouse.

Nous avons longtemps sillonné les terrains ;
Les pensées viles – fruits de tous les vices
Assises sur le banc des supplices
Ruminent pire que des vaches sous un vent marin.

Amant des Muses se doit sans cesse sortir des brumes,
Et, qu'elles soient froides ou chaudes en son cœur ;
Cette mixture cache le secret des chefs-d'œuvre
Que les tempêtes et l'absinthe recouvrent d'écume.

D'un élan vaporeux nous y laissons voler les gazelles
 Après d'un désert d'âmes
 Qu'elles y sèment ou non les blâmes,
Nous savons l'amour – la paix de ces blanches ailes.

Et durant des siècles – et durant des heures,
 L'aventure coula en ses bras,
 Une fleur de lotus couverte d'apparats
 Posée tel un diadème en nos cœurs.

Vous le savez, ô Lecteur ! Qu'il nous est cher,
 La présence de vos plus beaux esprits !
 Et, que votre regard épris
 Se pose sur des mots sortis de nos chairs ;

 Que s'élèvent paisiblement en vos sens,
 L'abondance nocturne – la chaleur de l'âtre ;
Qu'elles vous fassent voyager sur des sommets d'albâtre,
 Car de vos yeux firent naître ma plume et mon essence.

Au gré du temps

Il n'y a que le premier pas qui coûte !

Qu'elle coûte cette main qu'artiste laisse,
En nous le peintre des mots en laisse,
Tenus sous un reflet d'amour bleuâtre ;
Sensation éphémère en rêve de théâtre.

Le premier pas d'enfant qui songe,
Au prix d'une liberté sans gêne,
Que le temps poursuit ce qui lui ronge,
La gloire sur un sentier de faines ;

Qu'il coûte de sa vie devant l'audience ;
Qu'au cœur le tambour le surprend,
En un trac sur une voix d'abondance.

Que du premier pas son cor en silence,
Souffle son art posé en toile qui tend
Le prix d'une faible reconnaissance.

A chaque jour suffit sa peine

Ne faisons jamais de projets sur le long terme,
Laissons faire le temps – voir ce que le jour amène.
Vivons l’instant présent et, que jamais ne se referme
L’orée du jour avec pour symbole carpe diem.

Oui, à chaque heure suffit sa peine,
Dans ce monde où l’espoir nous enferme,
Dans la spirale des rêves que sème
Le souffle de la vie, un voile posé sur la Seine,

Que l’on imagine à fleur de peau,
Espérant voir des lendemains nouveaux,
Construit dans les méandres du temps ;
Et, cueillir la fleur qui s’offre au printemps.

Il est bon de vivre l’instant même, sans s’inquiéter,
De ce qu’advient demain sur les couleurs de l’été.
Oublions cette voile sulfureuse qui se lève d’écume
Sur nos âmes voguant à la légèreté d’une plume ;

Sans attendre ce que sera l’hiver rude des soirs.
Et, lorsque vogue les pirogues sur cet univers illusoire,
La moiteur de nos rêves s’évapore sur la houle des océans,
Une chimère que cet avenir vêtu de gants blancs.

Oui, c’est ainsi, qu’à chaque jour suffit sa peine,
Les vents emportent le sable des dunes qui traîne,
Modifiant les courbes fallacieuses de ce relief ;
Un verset que ces desseins chantés sur notre fief.

Voyez le berceau de la vie se heurtant à la moisson,
Lorsque s’étale l’invisible sur le dos des saisons,
Et, que le ciel en colère renverse délicatement,
Votre souffle désireux sur le feuillage du temps.

Contentement passe richesse

Placé au petit bonheur-du-jour,
Les plus beaux trésors,
Le malicieux butor
Laisse filer dans la nuit son amour.

A l'horizon naissait l'aurore boréale,
Majestueux ballet
Elevé en reflet,
Faisait vibrer les anches d'une source pâle.

Richesse, voile de tous les trésors,
Un couplet chanté
Dans un manège enchanté
Que porte le boléro au rythme de son corps.

Quand vient s'asseoir le jeteur de sort,
Sur le papier de lotus
L'épine du cactus
Appauvrit l'amour propre en son essor.

C'est au petit bonheur la chance,
Richesse obscure
Qu'il n'en a cure,
Du bonheur des autres qui s'épanche.

Mais le voici maintenant en perdition,
Sa cupidité cyanosée
Lui donne la nausée,
Et, l'avarice le prit au détour d'une malédiction.

En une envolée de vœux exaucés,
Se posa la solitude
Terne et sourde plénitude
Laisant l'avare au milieu d'un fossé.

Il a oublié les longues nuits d'amour,
La richesse du bonheur
Caché en son cœur,
Comme un tapis de cyclamens au petit jour.

Il est là, seul au centre de son pactole,
Piètre richesse
Enrobée de détresse,
Entre des mains puantes d'alcool.